

Souvenirs d'en-France de Claudine Galéa

Deuxième pièce de l'autrice dont s'empare Jean-Michel Rabeux, *Un sentiment de vie* est une adresse au père mort entrelacée de réminiscences de l'enfance.

Longtemps, elle a hésité. Longtemps, elle a vécu sans oser pousser la porte de son jardin secret, jusqu'à ce qu'elle lise *My Secret Garden*, du dramaturge allemand Falk Richter. Alors Claudine Galéa s'est sentie autorisée, encouragée, libérée... Elle pouvait évoquer le passé, son père, militaire, colonialiste, pied-noir, raciste, et sa mère, communiste, anticolonialiste, pacifiste. Poser des mots sur des souvenirs lointains, heureux, pas toujours. Déchirer le voile des apparences. Celui qui l'aimait tendrement, c'était son père, pas sa mère. C'est dit, c'est écrit. Alors elle va raconter ce père, par petits bouts décousus, ce père qui a quitté l'armée pour ne pas tirer sur les copains en Algérie, qui a fait l'Indo, comme on disait. Debout sur la jeep, il écoute Frank. « *Strangers in the night...* ». Le père sifflait toutes les chansons, de Sinatra. Pour tomber les filles, y a pas mieux. À la fin de sa vie, malade, il ne pouvait plus siffler. Sa bouche, un champ de bataille, explosée, trouée.

UN SENTIMENT DE VIE, COMME LA PLUPART DES PIÈCES DE L'AUTRICE, EST PUBLIÉ AUX ÉDITIONS ESPACES 34.

Un pas de côté sur les traces de Falk Richter

Après quoi courait ce père ? Pourquoi portait-il en lui une telle colère ? Le texte de Galéa bifurque, sans avis. Falk Richter est rejoint par deux autres auteurs allemands, Lenz et Büchner. Lenz courant dans les Vosges, nu dans la neige, pour rien, pour tout, pour fuir ou aller vers. On ne sait pas. Büchner, le révolutionnaire, écrit Lenz pour raconter cette course vers un point de non-retour, ce basculement vers la folie. Claudine Galéa marche sur les pas de Richter, qui marche sur les traces de Lenz et de Büchner. Richter a un compte à régler avec son père, qui, pendant la guerre, était « du mauvais côté » des Allemands, du côté des nazis. Claudine Galéa fait un pas de côté. Elle a plus de moments de bonheur à rattraper que de comptes à régler avec son père.

L'écriture est puissante, à la fois torrent et petit ruisseau, impétueuse et tendre. Elle avance par à-coups, suit les méandres de sa pensée-souvenir qu'elle déploie au fil des mots. L'histoire s'écrit en minuscule et en majuscule, l'itinéraire de son père n'a rien de celui d'un enfant gâté mais il assume. On devine les tensions entre ces deux-là, la jeune fille rebelle, la jeune femme émancipée, qui tient tête à l'autorité paternelle. Puis la fin de vie. Le corps qui lâche, inversion des hiérarchies. Galéa ne se laisse pas déborder par l'émotion. Elle la rend palpable. Revient à la littérature, Virginia Woolf, Nina Simone, Sylvia Plath, des autrices qui complètent le panthéon littéraire qu'elle s'est choisi, livre après livre.

La mise en scène de Jean-Michel Rabeux sublime l'écriture de Galéa. Elle ne s'embarasse pas d'affects et d'effets : un fauteuil, un tulle où sera projetée en boucle la fuite éperdue de Lenz ; une femme, corps androgyne, voix rauque et mystérieuse de Claude Degliame, qui s'empare avec gourmandise de chaque mot, souffle dessus comme on souffle sur la braise ; un homme en habits de cour, Nicolas Martel, statue mutique figée dans le marbre qui, peu à peu, va entrer dans la danse. Claude Degliame murmure les mots, jongle entre les aigus et les graves. Elle impose un rythme, laisse entendre les points de suspension. Entre ses mains, le manuscrit dont elle enlève, une à une, les pages se répandent au sol. Son partenaire de jeu, lui, se fait crooner, danseur, guitariste. Le duo joue sur les contrastes jusqu'à devenir indissociable. Le spectacle, tout comme la pièce, sent le soufre. Parce qu'écrire, jouer, c'est non négociable. ●

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 15 octobre, Théâtre de la Bastille, Paris.
Réservations : 01 43 57 42 14.



Sur scène, Nicolas Martel et Claude Degliame jouent sur les contrastes. Simon Gosselin